

un grand nombre de personnes sont sur le quai, attendant avec anxiété l'heure qui annoncera enfin le départ.

La physionomie des personnes qui s'y trouvent est bien différente ; on voit que celui-ci part pour acquérir des richesses dans un autre pays, il est plongé dans la rêverie ; un moment sa figure s'illumine, car il lui semble voir la fortune qui déjà lui sourit, mais quelques minutes plus tard ses rêves de bonheur s'évanouissent, il lui semble voir tous ses projets renversés.

Ainsi se flétrissent comme la plus petite fleur des champs les desseins que l'homme se propose d'accomplir.

Celui-là est un marchand qui va faire d'importantes affaires ; son visage n'annonce que le calme ; il espère du succès dans ses entreprises. De fait, celui qui se repose sur l'espérance, cette douce consolation des habitants de cette terre de souffrances et de misères, jamais son âme n'est troublée ; elle y puise au contraire de la force et du courage.

Mais la figure de cet autre personnage est bien différente de celle des deux autres que je viens d'examiner. C'est un proscrit qui va achever ses jours loin de sa patrie, exilé sur une terre étrangère. Il est plongé dans la plus profonde douleur, rien d'étonnant, il ne doit plus revoir le lieu qui l'a vu naître. Il a peine à dire adieu à ses parents, tant la douleur le suffoque.

En voici un autre dont la figure est illuminée de joie ; rien de plus naturel puisque, contrairement au précédent, il va retrouver sa patrie, sa famille.

Au milieu d'eux est un homme qui ne s'inquiète de rien, son visage calme et serein annonce la paix dont son âme jouit sans cesse : c'est un prêtre ; une seule pensée occupe son esprit et cette pensée : c'est le salut des âmes. Pour lui, chaque lieu est sa patrie, tous sont ses frères et il ne recherche pas les vaines joies que le monde lui présente. Il s'approche de l'exilé, lui adresse des paroles de consolation ; il l'exhorte à la patience et à avoir du courage.

Enfin, l'heure du départ sonna ; chacun dit adieu à ses parents, puis les voyageurs montèrent sur le navire. Celui-ci disparut bien vite aux yeux des spectateurs.

Après quelques jours d'heureuse navigation, les voyageurs espéraient toucher bientôt au terme de leur voyage, quand, soudain, apparut un point noir à l'horizon. Alors la frayeur remplaça la joie. On pressa de questions le pilote, homme d'une grande expérience, mais semblant lui-même peu rassuré. La douleur était peinte sur tous les visages, chacun se consultait, on était au désespoir, car le point noir grandissait toujours et approchait de plus en plus.

En présence de tous ces dangers qui les menacent, un seul homme ne parait pas être effrayé, il est calme et semble plongé dans la méditation et la prière. Il demande à Dieu sans doute de protéger ses frères. Cet homme qui ne craint rien : c'est le prêtre.

Cependant l'on se retira dans la chambre, car la pluie tombait tellement que l'on aurait cru que les cataractes du ciel étaient ouvertes ; la voix de l'autan soufflait avec violence, le tonnerre grondait sourdement, et finit bientôt par approcher du navire, les éclairs sillonnaient les nues. Le silence qui y régnait n'était troublé que par les sanglots des poitrines oppressées et par le bruit des vagues en furie.

L'intrepide pilote ne pouvait plus diriger son navire et à chaque instant l'on croyait être précipité dans cette mer immense et sans fond.

Il ne fallait pas se le dissimuler plus longtemps, d'une minute à l'autre les malheureux voyageurs seraient jetés dans l'abîme.

Restait un dernier et bien faible espoir : la chaloupe. Le pilote leur fit remettre, mais chacun voulant se sauver, ils s'y jetèrent tous à la fois et la frêle embarcation fut envahie par les flots.

Le prêtre était resté dans le navire qui errait à l'aventure, au plaisir des vagues. Tout à coup il entendit une voix faible qui lui parut celle d'un enfant ; il s'avance du côté qu'il croit entendre ce cri, mais il ne voit rien.

Quelques instants après il entendit la voix d'une jeune personne qui murmurait une prière. Il se détourne ; quel touchant spectacle s'offre à ses regards ! Là, près de lui, il voit une pauvre femme tenant un jeune enfant dans ses bras ; elle se recommandait à la Sainte-Vierge qui écoute sa prière et l'évangéliste.

Dieu avait sans doute conservé ce prêtre pour sauver la vie à cette pauvre femme au désespoir. Elle se jeta à ses genoux et le conjura de la protéger. Alors ému de la triste position de cette infortunée, le prêtre la lia fortement à une planche avec son enfant, s'y attacha ensuite lui-même, puis lança la planche de salut.

La tempête était calmée, le pluie avait cessé de tomber et les naufragés furent assez heureux d'atteindre un bon port. Le lendemain donc ils se trouvaient dans un pays où les habitants étaient païens ; ils pensèrent d'abord qu'ils seraient soumis à l'esclavage, mais au contraire, ils furent bien accueillis par la population.

Le prêtre sentait ses forces s'affaiblir, la pauvre femme elle-même était exténuée de fatigues. Ayant éprouvé la perte de son mari, et quelque temps après la mort de son enfant, elle perdit l'esprit.

Un jour se promenant seule au bord du rivage, elle crut entendre la voix de son époux qui l'appelait, et elle se précipita à l'eau.

Pour le saint prêtre, il resta toujours parmi son troupeau, qu'il avait amené à la connaissance de la vraie foi et termina ses jours par une sainte mort.

HISTOIRE

D'UN JEUNE HOMME

(Suite.)

CHAPITRE III

QU'UN ONCLE N'EST PAS UN PÈRE.

Ma journée se passa à regarder à travers les vitres de la salle à manger la neige qui tombait à petits flocons sur la terre déjà toute blanche. Nul ne s'occupait de moi. Vers le soir pourtant, j'entendis prononcer mon nom à la cuisine.

C'était le moment du dîner, et Chantemerle, le marmiton, soutenait au père Moreau que je mangerais à la cuisine avec lui Moreau, mademoiselle Réchigné et Chantemerle.

— Y songes-tu ? répondit le père Moreau, un ancien soldat qui soignait les chevaux de mon oncle, cet enfant à beau être pauvre, il n'en est pas moins le fils de la sœur de M. Mathieu, laquelle était une saine, donc itérativement le patron ne peut le faire dîner à la cuisine.

— Il y en a bien qui le valent ce petit et qui mangent à la cuisine, dit Chantemerle.

— Itérativement, répliqua le père Moreau, tu dis à une sottise. La vie est un régiment où chacun doit garder son rang et ses distances. C'est comme si j'avais fait manger à la canine des sous-officiers les deux fils de mon commandant lorsqu'il fut mort pauvre comme Job, en me priant de garder ses mioches jusqu'à ce que leur grand-père les vint chercher. Je vendis ma montre d'argent, ma pipe en écume de mer, ma blague en cuir de Russie, et les fils du commandant Ducluseau furent logés et nourris dans une pen-